

La lettre d'Archimède

L'actualité de l'Eldo vue par un spectateur

N° 73 — 13 août 2016

Sommaire

[Stefan Zweig, adieu l'Europe](#) — [Sieranevada](#)

[Le film mystère](#)

[En bref et en vrac](#) — [Prochain rendez-vous à l'Eldo](#)

Est-il nécessaire de présenter Stefan Zweig, l'écrivain étranger le plus lu en France après Shakespeare et Christie ? Son œuvre, tombée dans le domaine public en 2013, fait toujours recette comme les biographies écrites, en bande dessinée ou mises en scène. Sera-ce le cas de *Stefan Zweig, adieu à l'Europe* ? Si Zweig a été beaucoup adapté au cinéma et à la télévision, et ce dès les années 20, peu de films restent mémorables, *Lettre d'une inconnue* (*Letter from an Unknown Woman* ; 1948) de Max Ophüls avec Joan Fontaine et Louis Jourdan étant l'exception la plus brillante. Je laisse Moyocoyani vous présenter ce biopic consacré à Stefan Zweig, auteur de nombreuses biographies, et qui affirmait que « seuls les moments de crise comptent dans l'histoire d'une vie ». Je reprendrais ensuite le clavier pour vous entretenir de *Sieranevada* qui est sorti la semaine dernière mais que je n'avais pas pu traiter dans ma précédente lettre.

STEFAN ZWEIG, ADIEU L'EUROPE



un film de Maria Schrader

Je pensais, en allant voir *Stefan Zweig, adieu l'Europe*, trouver un film similaire au *Hannah Arendt* projeté il y a trois ans : un biopic rigoureux dans son académisme formel, se concentrant sur une portion de la vie pour mieux donner à voir, dans ses dialogues efficaces, la forte personnalité en terme de caractère et d'intellect du sujet. Or le projet de Maria Schrader est, presque à chaque niveau, opposé à celui de Margarethe von Trotta. Le titre français, déjà, nous donne une mauvaise idée du film, en faisant croire à une constance thématique, là où le titre original, *Vor der Morgenröte* signifiait simplement « avant l'aube », en référence aux derniers mots de la déclaration rédigée par Zweig avant son suicide, trop impatient pour attendre l'aube qu'il souhaitait à ses amis après la longue nuit du nazisme.

Bien que concentré sur cinq étapes de l'exil aux Amériques de Zweig, le film n'a pour autant pas pour vocation de nous expliquer sa mort : on partage seulement des moments avec lui, des parcelles de vie significatifs à des titres différents, d'une rencontre d'écrivains contre la guerre au Brésil à des discussions très ordinaires dans la cuisine de son logement new-yorkais. Tous ne sont peut-être pas aussi captivants, mais l'un pourrait être plus intéressé par une interview dans laquelle l'écrivain autrichien refuse de condamner le nazisme, et

l'autre plus touché par sa rencontre inopinée avec un ami des beaux jours à Petrópolis. Plutôt que de chercher à reproduire les événements déterminants de ces années, Schrader donne l'impression (fausse bien sûr) de ne pas choisir, de montrer cinq moments pris presque au hasard de la vie de Zweig.

Ce retrait a deux conséquences surprenantes, le réalisme des dialogues, avec ses balbutiements, ses cacophonies, ses incompréhensions, et le refus aussi bien de l'hagiographie que du portrait psychologique. On ne connaît pas réellement mieux Zweig en sortant de la séance qu'avant de voir *Vor der Morgenröte*, et surtout on ne l'admire pas forcément plus, parce que Schrader a pris le risque de montrer un être qui malgré son talent et son intelligence restait un homme, avec ses lâchetés peut-être, sa froideur avec ses femmes malgré son attachement à la race canine, son pessimisme... Un risque parce que l'excès de retenue des acteurs, l'excès d'ordinaire, peuvent ennuyer dans les scènes auxquelles on adhère le moins, ou si l'on ne comprend pas ce parti-pris étonnant de refuser d'aller au bout des pistes esquissées, en particulier sur la positivité politique, morale et artistique revendiquée par un écrivain qui se dirige pourtant vers le suicide, sur son activité littéraire ou sur sa vie sentimentale.

La mise en scène elle-même hésite entre stylisation (le plan-séquence initial, le recours au miroir) et une rigueur inattendue qui lui fait refuser tout flash-back et rester très discrète dans la reconstitution historique. *Stefan Zweig, adieu l'Europe* est donc un film singulier, au rebours de la platitude efficace de tant de biopics, parce qu'il affirme un véritable point de vue, tant formel que dramatique, qui cherche moins à être aimable qu'à saisir le spectateur.

Moyocoyani

SIERANEVADA



un film de Cristi Puiu

Sieranevada, titre mystérieux qui sonne comme celui d'un western — qui alors aurait été écrit probablement « Sierra Nevada ». J'ai mis longtemps à associer ce nom au portrait de groupe qui illustre l'affiche accrochée depuis quelques semaines dans le hall de l'Eldorado. Quel rapport peut-il exister entre « siera-nevada », ou même « Sierra Nevada », et une famille roumaine attablée ? Le réalisateur Cristi Puiu, qui a choisi le titre, a aussi conçu l'affiche roumaine du film. Il l'a illustrée d'une de ces propres photographies de chaînes d'immeubles de l'époque communistes, énormes blocs de pierres claires qui peuvent évoquer les chaînes montagneuses enneigées de certains westerns. Après avoir vu le film, le titre, composé d'un mot qui n'existe pas mais aux sonorités agréables, presque exotiques, continue de m'obséder, à cause de son énigme et, sans doute, de sa beauté.

L'entrée en matière du film est tout aussi déroutante. Nous observons de loin une famille — homme, femme et fillette — s'installant dans une automobile. Il n'y a pas de place pour se garer, la circulation bouchonne, il faut dégager... un drôle de ballet, banal et intrigant — intrigant par l'insistance que Cristi Puiu prend à filmer un événement somme toute banal. Nous, spectateurs, sommes contraints à nous y

arrêter alors que, dans la « vraie vie », nous n’y porterions à peine attention. Comme nous sommes au cinéma, nous nous disons que ce que nous montre Puiu a une importance dans le récit, nous essayons de comprendre ce qui n’a éventuellement aucun sens en soi et qui, pour le strict besoin de la narration, aurait pu être traité en quelques dizaines de secondes. Mais de la durée du plan naît le malaise, assurément voulu par le cinéaste qui ne nous fait grâce de rien, nous traitant donc plus en voyeur qu’en spectateur. De prime abord, la suite du film ne semble pas démentir ce parti-pris.

Nos trois protagonistes rejoignent le logis du feu grand-père où grand-mère, oncles, tantes, frères, cousins, amis... se sont donné rendez-vous pour l’hommage qui, dans la religion orthodoxe, est rendu à un défunt quarante jours après son décès. Le pope qui doit bénir le logement est en retard, il faut l’attendre avant de se mettre à table. Les conversations vont bon train, par petits groupes fluctuants, dans toutes les pièces. Les esprits s’échauffent sur la politique ou des sujets personnels. Cristi Puiu a l’art de filmer tout ce petit monde qui débat dans l’appartement exigü, les allées et venues incessantes, les points de vue qui s’affrontent, les polémiques qui tournent court. Comme Lary, nous assistons mi-amusés mi-sérieux aux arguments sempiternels des uns, aux psychodrames des autres.

Cependant, *Sieranevada* ne serait que virtuose s’il ne s’agissait que de reproduire une réunion de famille comme il y en a tant — événement presque aussi banal que celui de la scène d’ouverture. À y regarder de plus près, les bavardages et mouvements continuels servent surtout à cacher ce que les convives ne veulent pas dire ou montrer. Nous pouvons discerner des attentions, la volonté de ne pas aller trop loin, de ne pas froisser trop durement tel membre de la famille. Nous nous doutons que certaines altercations sont habituelles et qu’au prochain repas, elles se répèteront sans différence notable. Le grand absent des discussions est le patriarche défunt qui pourtant les réunit, représentant en quelque sorte l’esprit de la famille qui, malgré tout, lie ses membres qui n’ont d’autres points communs.

Dans ce tourbillon, Cristi Puiu laisse entrevoir les failles, les échecs, les mensonges qui minent Lary. Les paroles superficielles prennent alors une autre résonance. Quelques minutes inopinées avec sa femme seront le seul moment de dépouillement, de sincérité sans fard. Un instant qui se révèle des plus intenses et des plus violents malgré la caméra fixe, la parole calme et les gestes apaisés. La confusion qui règne dans l’appartement répond à celle qui habite Lary — et, sans doute aussi, à celle de la société roumaine dont la famille de Lary n’est que le reflet. C’est ce jeu d’échelles qui fait de *Sieranevada* autre chose qu’une brillante reconstitution quelque peu maniaque, et qui, si nous arrivons à nous extraire de l’évidence, fait de nous plus des spectateurs que des voyeurs.

Stefan Zweig, adieu l’Europe (Vor der Morgenröte ; Autriche, Allemagne, France ; 2016 ; 1 h 46 ; couleurs, 2.39:1 ; 5.1), réalisé par Maria Schrader, écrit par Maria Schrader et Jan Schomburg, produit par Stefan Arndt, Uwe Schott, Pierre-Olivier Bardet, Danny Krausz, Kurt Stocker et Denis Poncet ; musique de Tobias Wagner, image de Wolfgang Thaler, montage de Hansjörg Weissbrich ; avec Josef Hader (Stefan Zweig), Barbara Sukowa (Friderike Zweig), Aenne Schwarz (Lotte Zweig). Distribué par ARP Sélection.

Sieranevada (Roumanie ; 2016 ; 2 h 53 ; couleurs, 1.85:1 ; 5.1), écrit et réalisé par Cristi Puiu, produit par Anca Puiu ; image de Barbu Bălăsoiu, montage de Letiția Ștefănescu, Ciprian Cimpoi et Iulia Mureșan ; avec Mimi Brănescu (Lary), Dana Dogaru (Mme Mirica), Sorin Medeleni (Tony), Ana Ciontea (tante Ofelia). Distribué par Wild Bunch Distribution. *ICS Cannes Award du meilleur scénario 2016.*

Le film mystère



Il y a deux semaines, je vous proposais de reconnaître *Le Petit Gruffalo (The Gruffalo's Child ; 2011)*, toujours visible à l'Eldorado dans le programme de quatre courts métrages qui porte son nom. Certains des personnages du film d'animation d'Uwe Heidschötter et Johannes Weiland sont également dans le nouveau film mystère, comme le prouve le photogramme ci-contre.

Pour jouer, envoyez le titre du film mystère et le nom de ses réalisateurs par courrier électronique à l'adresse archimede@cinema-eldorado.com ou déposez la réponse en indiquant le numéro de la *Lettre*, votre nom et des coordonnées (de préférence une adresse électronique) dans l'urne située dans le hall de l'Eldorado avant le vendredi 19 août minuit. Le gagnant sera tiré au sort parmi les bonnes réponses et remportera deux places gratuites. Bonne chance !

Le film mystère précédent

Toutes mes félicitations aux participants qui ont reconnu *Le Voleur de Bagdad* (*The Thief of Bagdad*) de Raoul Walsh, et particulièrement Jacqueline M. que le tirage au sort a désignée. En effet, l'ombre qui se découpe sur la Lune n'était pas celle du vélo d'Elliot mais d'un tapis volant chevauché par Ahmed (Douglas Fairbanks) et la princesse (Julanne Johnston) qu'il vient de sauver. Il s'agissait non de la version de Ludwig Berger et Michael Powell (1940) que l'Eldorado a montrée en février dernier, mais de la première, muette et noir et blanc (teintée en fait), réalisée en 1924. Outre le rôle principal, Douglas Fairbanks participa à l'écriture du film (sous le nom d'Elton Thomas) et le produisit.

Né en 1883, le comédien débuta au cinéma en 1915 avec un western, *Le Timide* (*The Lamb* ; 1915) de W. Christy Cabanne. Ses qualités athlétiques le firent remarquer du public et, très vite, il fut l'acteur le plus populaire d'Hollywood. En 1919, il fonda United Artists avec Charles Chaplin, D.W. Griffith et Mary Pickford, sa deuxième épouse. Grand acteur de l'époque du muet — entre autres dans *Robin des Bois* (*Robin Hood* ; 1922) d'Allan Dwan et *Le Pirate noir* (*The Black Pirate* ; 1926) d'Albert Parker —, Douglas Fairbanks fit quelques parlants — dont *Robinson moderne* (*Mr. Robinson Crusoe* ; 1932) d'Edward Sutherland. En mars 1936, il épousa sa troisième femme, une ancienne *chorus girl*, et arrêta sa carrière d'acteur. La retraite fut de courte durée : le 12 décembre 1939, une attaque cardiaque terrassait Fairbanks à Santa Monica. Ses derniers mots furent « *I never felt better in my life* » (je ne me suis jamais mieux senti de ma vie).

En bref et en vrac

- « Devant la concurrence accrue des multiplexes et leur positionnement sur les films Art et essai porteurs, les salles indépendantes ont plus de mal à trouver leur équilibre financier. » Ce n'est pas (seulement) l'équipe de l'Eldorado qui le dit : cette phrase est extraite du rapport *Le Cinéma à l'épreuve des phénomènes de concentration. Menaces sur la filière indépendante du cinéma français* rédigé par Pierre Kopp. Le « **rapport Kopp** » est public et est [disponible sur Internet](#) ainsi qu'[une synthèse de six pages](#).
- « **Ode à l'Eldo** », une exposition mise en œuvre par Isabelle Blatrix, sera présentée du 19 au 24 septembre prochain à la Maison des associations (2, rue des Corroyeurs à Dijon). Pour apporter documents ou témoignage, ou simplement en savoir plus, contactez l'association Collectif Eldo, Collectif.Eldo@gmail.com.
- La première édition ayant été un succès, l'Eldorado a décidé de participer à nouveau aux **Journées européennes du patrimoine** qui se tiendront les 17 et 18 septembre prochains. Comme l'an dernier, les visites n'auront lieu qu'avant midi, les séances reprenant après.
- C'est un peu lointain mais vous pouvez déjà noter sur vos tablettes deux événements pour la fin de l'année. Plan9 et l'Atheneum proposent **Méodies en courts** un ciné-concert composé de cinq magnifiques courts-métrages (Atheneum, 9 novembre, 17 h 30, 5 €). Si vous êtes adepte du mauvais goût, je conseillerai plutôt la projection en 35 mm de *Flesh Gordon* pour fêter les dix ans de la **Cinemathek de Mr Duterche** (Eldorado, 8 décembre, 20 h 30, gratuit).
- Prévente en cours** pour le ciné-goûter *Promenons-nous avec les petits loups* (28/08).
- Attention ! Dernières séances** de *L'Effet aquatique* ([Lettre # 67](#)), *Little Big Man* ([Lettre # 71](#)), *Moi, Olga* ([Lettre # 71](#)) et des cinq films de jeunesse de Hou Hsia-hsien ([Lettre # 72](#)).

Prochain rendez-vous à l'Eldo

Août

- Dimanche 28, 16 h** : Avant-première de *Promenons-nous avec les petits loups*, suivie d'un goûter (tarif unique : 6 €).

Cinéma Eldorado

21, rue Alfred de Musset / 21 000 DIJON

Divia : liane 5 et ligne 12 — Station Vélodi à proximité

Site web : <http://www.cinema-eldorado.fr> — Courriel : eldo@wanadoo.fr

Twitter : [@CinmaEldorado](https://twitter.com/CinmaEldorado) — Facebook : [CinemaEldorado](https://www.facebook.com/CinemaEldorado)

La lettre d'Archimède

Site web : <https://cinemaeldorado.wordpress.com/la-lettre> — Courriel : archimede@cinema-eldorado.com